

Ann Lawson Lucas, *Emilio Salgari. Una mitologia moderna tra letteratura, politica, società*, vol. I, *Fine secolo (1883-1915). Le verità di una vita letteraria*, Florence, Olschki, 2017, 441 p.

Tous ceux qui pensent qu'Emilio Salgari ne mérite pas les honneurs de la critique universitaire pourront changer d'avis à la lecture de l'étude monumentale qu'Ann Lawson Lucas a consacrée à l'histoire de l'édition et de la critique de son œuvre, dont vient de paraître le premier tome. Déjà auteure d'un précédent essai sur cet écrivain – *La ricerca dell'ignoto. I romanzi d'avventura di Emilio Salgari*¹ –, cette universitaire anglaise spécialiste de littérature de jeunesse italienne a continué de lui consacrer des années de travail infatigable dans les archives et les bibliothèques de la péninsule, à la recherche de tous les documents et toutes les informations en vue d'une étude « patrimoniale » qui se veut, cette fois-ci, exhaustive, et qui comprend trois autres volumes à paraître (vol. II, *Fascismo (1916-1943). Lo sfruttamento personale e politico*; vol. III, *Dopoguerra (1943-1999). Il patrimonio del passato e le sorprese del presente*; vol. IV, *Albori del nuovo secolo (2000-2012). Maturità della nuova critica salgariana*). Un travail d'investigation qui lui a permis de mettre à jour les strates d'erreurs, de confusions et de mensonges qui s'étaient accumulées pendant des décennies, en falsifiant l'histoire éditoriale de l'auteur, qui avait par ailleurs lui-même contribué à la brouiller en multipliant les publications sous différents pseudonymes. En suivant la législation de l'époque, Salgari s'était lié par contrat à différentes maisons d'édition, qui, en échange d'une rétribution unique versée une fois pour toutes en échange des droits d'auteur, s'arrogeaient la propriété exclusive et perpétuelle de ses écrits ; néanmoins, pour pouvoir améliorer ses gains et échapper à la pauvreté qui le guettait, il continuait de publier ailleurs sous plusieurs noms d'emprunt (Guido Altieri, Guido Landucci, E. Bertolini). Salgari n'était pas pour autant victime d'une exploitation éhontée de la part de ses éditeurs, comme il le crut et le fit croire lui-même, en les accusant de s'être enrichis à ses dépens ; Lawson Lucas réfute cette thèse largement répandue, en démontrant qu'il n'avait pas été mal traité, mais bien au contraire qu'il avait joui de contrats plutôt avantageux pour l'époque, qui auraient pu lui assurer une certaine aisance.

Dans ce premier volume à la mise en page impeccable, merveilleusement illustré par la reproduction des couvertures et des gravures des livres salgariens, Lawson Lucas reconstitue avec minutie et précision l'histoire complexe de la rédaction et de la publication des œuvres de Salgari, depuis

1. Également paru chez Olschki en 2000.

les premiers feuilletons de sa jeunesse jusqu'à ses romans posthumes, en se proposant de faire la lumière sur toutes les zones d'ombre de sa carrière littéraire. Le fil rouge de cette biographie est en effet celui des relations de l'écrivain avec le monde de la presse et de l'édition de son temps, qui sont ici réparties en trois périodes principales, identifiées par ses lieux de travail et de résidence : I. Vérone-Turin (1883-1897), la jeunesse et les nouveautés ; II. Gênes-Turin (1897-1906), la maturité et le succès populaire ; III. Turin-Florence (1906-1915), le Parnasse public et l'Enfer privé. C'est en 1883, à l'âge de vingt ans, qu'Emilio propose à des journaux de Vérone (sa ville natale) ses premiers textes, dans lesquels apparaissent déjà les traits fondamentaux de son écriture romanesque. Le jeune Salgari écrit alors pour un public adulte des récits d'aventures où sont toujours présentes les passions amoureuses et la violence, avant de commencer à collaborer en 1891 avec des éditeurs pour l'enfance, auxquels il adressera des romans et des nouvelles spécialement conçus pour le jeune public : Treves à Milan, Speirani à Turin, Bemporad à Florence. En 1893 il décide d'abandonner son emploi stable et sûr à *La Nuova Arena* de Vérone pour se consacrer à plein temps à l'écriture romanesque, et en 1895 il signe un premier contrat en exclusivité avec Antonio Donath, éditeur à Gênes. Devenu l'un des premiers écrivains modernes réellement populaire, peu apprécié des pédagogues mais adoré de la jeunesse et aimé du public, Salgari est décoré en 1897 de la médaille de la Croix d'Italie et nommé Chevalier de la couronne. L'écrivain est alors reconnu comme le chef de file de son genre littéraire ; ses ouvrages, publiés en feuilletons ou par épisodes, en volumes brochés ou en édition de luxe, sont lus par toutes les classes et les catégories sociales : adultes, adolescents et enfants des deux sexes, appartenant aux couches populaires ou à la bourgeoisie, jusqu'à la famille royale. En 1897 il emménage près de Gênes, où réside Donath, et de nouveaux contrats vont le lier à l'éditeur génois : contre le versement annuel de 3 000 livres, Salgari s'engage à remettre trois romans inédits par an, sans compter les nouvelles et les articles qu'il doit écrire pour le magazine *Per Terra e per Mare. Giornale di avventure e di viaggi*, dont il est également le directeur. Commence alors la série des meilleurs ouvrages salgariens (*I misteri della giungla nera*, *Il corsaro nero*, *Le tigri di Mompracem*), que Donath publie en déployant une stratégie intelligente : des volumes d'une belle qualité typographique par le format et l'impression, qu'il fait illustrer à Pipein Gamba, un dessinateur au style « Liberty » dont les couvertures donnent à ses volumes un charme irrésistible.

Au total, d'après Lawson Lucas, Salgari écrivit pour Donath trente-quatre volumes, dont ce dernier se disait le seul propriétaire perpétuel. En 1905, entre en vigueur un nouveau contrat qui prévoit une rétribution

de 4 000 livres l'an, en échange de la remise de neuf ouvrages sur trois ans, et une forte pénalité en cas de rupture du contrat. Mais en 1906, l'éditeur florentin Bemporad lui en propose un autre, encore meilleur : une collaboration de dix ans, pour une rétribution de 10 000 livres annuelles, en échange de quatre manuscrits par an. Salgari accepte, et la question de la pénalité est réglée par un avocat. Commence alors la dernière partie de sa vie, la plus tragique (Turin-Florence, 1906-1915). Jusqu'à sa mort, l'écrivain travaillera pour Bemporad, en écrivant des romans destinés à la jeunesse, qui seront publiés en volumes ainsi que par épisodes dans *Il giornalino della Domenica*, l'hebdomadaire pour l'enfance de Bemporad : un éditeur qui payait bien ses bons auteurs, mais qui demandait une production excessive, inconcevable de nos jours : en 1907, Salgari avait publié sept volumes, deux pour Donath et cinq pour Bemporad. Il était de plus en plus célèbre (« Parnasso pubblico ») mais il devait écrire nuit et jour (« Inferno privato ») et n'avait plus de répit. Vivant uniquement de sa plume, pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille (il avait quatre enfants) il était contraint de publier à un rythme frénétique ; en 1909, épuisé par ce travail de forçat, malade et déprimé, il faisait face en s'adonnant à la cigarette et à la boisson, tandis que l'état mental de son épouse se dégradait. En 1911, après une crise de démence, sa femme dut être internée dans un asile et Salgari, ne pouvant payer sa pension, décida de mettre fin à ses jours en allant se faire hara-kiri dans un bosquet à la périphérie de Turin. Il avait auparavant écrit à ses éditeurs : « *A voi che vi siete arricchiti colla mia pelle mantenendo me e la famiglia mia in una continua semi-miseria od anche di più, chiedo solo che per compenso dei guadagni che vi ho dati pensiate ai miei funerali* » (p. 367).

Au moment de sa mort, il restait encore des manuscrits qui paraîtront à titre posthume entre 1911 et 1915 ; mais la question de son héritage littéraire devait rester ouverte, en donnant lieu par la suite à une véritable industrie de faux salgariens, sur la base d'une entente entre Bemporad, les enfants d'Emilio et Renzo Chiosso (le tuteur des enfants), qui après avoir complété les manuscrits inachevés entreprit d'écrire un grand nombre de textes apocryphes. D'après Lawson Lucas, en vingt-cinq ans Salgari avait publié quatre-vingt-sept romans et quelque cent vingt nouvelles et récits (dont le répertoire bibliographique complet paraîtra dans le vol. IV). En tant qu'écrivain, il avait initié un genre nouveau en Italie, créé des personnages fascinants qui se sont inscrits à jamais dans l'imaginaire collectif italien, décrit la Nature avec lyrisme en donnant une vie singulière à l'Ailleurs exotique et à la mer qui servaient de décor à ses romans d'aventures. L'exubérance de son imagination était certes la source de sa création, mais il avait été un homme de son temps, au courant de l'actualité politique

mondiale, et un écrivain engagé: il avait impliqué ses personnages dans une idéologie fondée sur l'égalité des races, des nationalités et des religions, et il avait manifesté son anticolonialisme dans ses intrigues, en opposant des indigènes opprimés à des colonisateurs européens. Toutes qualités qui, d'après Ann Lawson Lucas, achèvent de lui conférer une forte dimension culturelle et une réelle modernité.

Mariella COLIN